

SELF (SERVICE)

Les différents niveaux de réalité dans (Self) service

« La duplication du réel (...) constitue la structure fondamentale du discours métaphysique, De Platon à nos jours. Selon cette structure, le réel immédiat n'est admis et compris que dans la mesure où il peut être considéré comme l'expression d'un autre réel, qui seul lui confère son sens et sa réalité. Ce monde-ci ne reçoit son sens que d'un autre monde qui le double, ou plutôt dont ce monde-ci n'est qu'une trompeuse doublure.

"Il n'est que la manifestation à la fois primordiale et futile d'un étonnant mystère"

Le réel qui s'offre immédiatement est une doublure, comme l'événement qui a véritablement lieu est une imposture. » J.P Attal, *l'Image « métaphysique »*, Gallimard, p.178.

Sally évolue dans une réalité à l'intérieur de laquelle il peut être difficile pour le spectateur de se retrouver. Sally est-elle vivante ou morte ? Si elle est bel et bien vivante, à quelle réalité appartiennent les doubles qui l'entourent ? Ceux-ci sont-ils réels ou fantasmés ? Si elle est morte, alors ce à quoi nous assistons se situe-t-il dans le domaine du rêve ? Du fantastique ? Ou de la simple projection mentale ?

Avec (Self) service se développe un éventail de possibilités qui sont autant de niveaux de réalité offerts aux spectateurs.

Lorsque je parle d'autres réalités, il s'agit d'espaces particuliers à chaque individu, à l'intérieur desquels chacun évolue de manière distincte. C'est peut-être ce qui fait notre difficulté à nous retrouver sur une même échelle, puisque nous nous efforçons d'appliquer à chaque singularité une grammaire commune. Partant de cette valeur absolue que nous nommons réalité, nous nommons tout ce qui s'en écarte irréalité.

Mais je pense que les choses sont plus complexes que cela d'autant plus aujourd'hui où les limites des facultés humaines sont toujours repoussées, explosées, métissées avec les avancées technologiques.

Nous sommes à même de créer des androïdes parfaitement crédibles, des cités virtuelles plus vraies que nature, la 3D n'a plus de secrets pour nous, nous pouvons animer par simples capteurs des personnages virtuels aux caractéristiques humaines irréprochables. Dans ce désordre de simulacres et de simulations, comment pouvons-nous prétendre rester totalement fidèle à ce que nous avons nommé au commencement « réalité » ?

Je pense que le théâtre n'est pas loin de cela. Et plus largement tout ce qui a trait à la représentation. Aujourd'hui nous ne pouvons quasiment plus distinguer la réalité et la fiction. Tout tend à faire de notre réalité une fiction et de notre fiction une réalité. Les différentes émissions de télé-réalité, témoignages-vérité, etc. en disent long sur le sujet.

Ces nouvelles composantes créent pour moi un troisième niveau qui se situe entre la réalité et l'irréalité, ou plutôt il se compose des deux pour créer une nouvelle réalité.

Il serait faux de dire que Big Brother n'est pas la réalité.

Car si les scénarios répondent à des schémas précis, qui sont les mêmes depuis qu'on raconte des histoires, et que les personnages obéissent eux aussi à des critères précis empruntés à l'univers de la fiction, les « acteurs participants » sont quant à eux bien réels et il en est de même des téléspectateurs qui assistent au programme. Les objets, les éléments qui constituent le simulacre appartiennent eux aussi à notre réalité. Ils créent donc ensemble une nouvelle forme de réalité qui tend à devenir de plus en plus – qu'on le veuille ou non — notre réalité.

Le théâtre par ses défauts est plus honnête, ou moins performant que la télévision, dans ce sens qu'il peut moins facilement dupliquer la réalité, il ne peut faire tout au plus que la simuler. Nous pouvons parvenir, dès l'extinction des feux, à faire pénétrer le spectateur dans notre fiction. Si le préambule est bon, que l'exposition est bien faite et l'intrigue bien ficelée, il ressortira, quelques heures plus tard, avec le sentiment vague d'avoir été dupé. Dupé dans tous les sens du terme, car s'il a été trompé par la réalité, c'est avec des artifices qui, comparés, à ceux du cinéma ou de la télévision, ont tout de même une petite odeur de naphthaline, de « plus vraiment si vrai que ça ». La machine est trop exposée et même avec tous les moyens possibles, il n'atteindra jamais le niveau de réalisme du cinéma.

Pour palier à cela beaucoup de gens cherchent à contourner ces manques en les affirmant : les sujets changent, les fictions sont de plus en plus décousues, déstructurées voir inexistantes, les machineries sont à vues, les acteurs sont désincarnés, jouent texte en main. Tout est mis en œuvre pour que le spectateur se sente rassuré sur les intentions du fabricant. Que reste-t-il alors de propre au théâtre ? Où se situe sa force ? Sa particularité ? Serait-ce uniquement dans sa négation ?

Dans une démarche moins radicale, je veux utiliser les « faiblesses » du théâtre pour ce qu'elles sont, jouer avec elles, tout en m'efforçant à priori de faire croire à l'imposture. En quelque sorte reculer pour mieux sauter. J'ai besoin d'une histoire, parce que c'est par la métaphore (ce que le théâtre est dans son entièreté) que je parviens à parler de la réalité. C'est en quelque sorte par le biais de l'irréalité que je peux parler de la réalité. C'est la force du simulacre.

La représentation est une métaphore de la fiction. Et je veux étendre cette métaphore à une mise en abîme complète dans laquelle la fiction est elle-même fiction d'une autre fiction. L'histoire apparente dont Sally B fait partie (la veillée funèbre en compagnie des proches du défunt) n'est qu'une fiction – que je nomme FIV — par rapport à une fiction — FIII (Sally B est seule face à ce cercueil) qui n'est qu'une fiction par rapport à FII (Sally B en train de mourir étendue dans son salon), elle-même fiction de FI (Sally morte, dans le cercueil) qui est elle-même fiction d'une réalité (une actrice face à une centaine de spectateurs assis dans leur siège). Cet ensemble crée donc une nouvelle forme de réalité (la représentation dans son ensemble) qui se terminera en temps et en heure relative (le spectateur rentre chez lui,

SELF (SERVICE)

continue de faire exister cette réalité et d'en faire partie).

Cette chute vertigineuse de la fiction dans la fiction — ou de la réalité dans la réalité — est une source de mise en abîme extraordinaire qui, tout en créant de l'intrigue, parle d'elle-même sur elle-même et fait ainsi la distinction entre ce que nous nous échinons à nommer réalité et cette échelle relative à chaque être humain, à chaque singularité, dont je parlais au début de ce paragraphe (les choses restent en suspens, chaque spectateur peut sortir avec sa propre version de ce à quoi il vient d'assister).

Anne-Cécile Vandalem, *Septembre 2007*